

Hautbout, Isabelle et Melmoux-Montaubin, Marie-Françoise (dir.), *Alfred de Vigny romancier*, Encrage Université, collection Romanesques, hors-série, 2010. Un vol. de 224 p.

Ce volume cherche à mettre au jour la modernité que suppose la lecture « active » de Vigny (Isabelle Hautbout) en se détournant de l'image figée du *poète philosophe* pour repenser la singularité proprement littéraire de ses textes et envisager une immersion plus sincère dans son paysage romanesque. Mais la tâche n'est pas facile tant le refus des genres est intense chez un auteur qui entend constamment dépasser les cloisonnements génériques et repousser les « frontières du romanesque » (Isabelle Hautbout et Marie-Françoise Melmoux-Montaubin). Il apparaît au final que l'œuvre de Vigny ressortit au « précis d'expérimentation générique » (Sylvain Ledda) et qu'y règne la confusion des genres au profit d'une audace que le volume rend avec bonheur.

Dans un premier article, Jacques-Philippe Saint-Gérard s'ingénie à restituer l'image de Vigny telle qu'elle peut surgir dans les encyclopédies de l'époque, qu'il s'agisse de notices ou des dictionnaires de langue d'où sourd une certaine image d'un certain Vigny. Le critique observe la fabrique de l'image vignyenne, recueillie lentement dans les colonnes de la lexicographie officielle et que le présent ouvrage cherche à réexaminer. Lise Sabourin revient ensuite sur les tourments d'un romancier qui rêve d'une forme neuve susceptible de mêler intimement et sans heurt différents genres, ce qu'elle appelle la « permutativité générique ». Vigny, écrit-elle, a noté dans son *Journal* qu'un « inventaire » de son œuvre, après sa mort, serait la « chose la plus plaisante » tant il y a de livres « commencés et abandonnés » ! Dans ce foisonnement et cet apparent désordre, une cohérence inattendue fait sens. L'examen attentif des manuscrits et ratures des principaux romans de Vigny permet ensuite à André Jarry de définir chez Vigny une esthétique de la surprise qui passe par une écriture quasi épiphanique relevant d'une manière de surgissement.

Aude Déruelle cherche à souligner la tension qui nourrit à l'évidence le roman historique vignyen : non pas restituer le passé à grands coups de pinceaux, non pas refaire l'Histoire pour l'analyser, mais envisager la fresque en fonction d'une « herméneutique de la réception » dans une réconciliation inédite en France du roman et de l'Histoire. *Cinq-Mars* serait un « roman de la lecture », invitant à relire l'Histoire en postulant le peuple comme « actant littéraire ». Et cette relecture de l'Histoire, Christine Marcandier s'attache à le montrer, passe aussi par le sort particulier assigné à Richelieu, véritable centre mouvant du roman, « personnage métaphysique » qui, dans ses excès, révèle la démesure et toute l'ambiguïté littéraire de Vigny.

En une manière de provocation, Thierry Ozwald s'invite dans ce volume en déclarant que Vigny, avant toute chose, est « un extraordinaire et accompli novelliste ». Il expose alors l'écriture de *Servitude et grandeur militaires* comme un recueil de nouvelles en « archipel [...] *continuum* d'un même endormorphisme ». Sa lecture originale vise à ce constat d'une impossibilité pour Vigny d'achever le « roman familial » (Freud). Sur un tout autre registre, Odile Gannier revient sur *Servitude et grandeur militaires* pour souligner que « le livre prend la marque du désenchantement » de la vie militaire, mais qu'il s'agit aussi, dans les nouvelles maritimes, de réenchanter la mer. Insistant sur l'éclatement du roman et la porosité générique, Étienne Kern fait état du « complexe de l'épopée » et d'« une [même] ambition épico-philosophique » qui sous-tend ses poèmes comme ses romans. Et comme le dit encore Sylvain Ledda, « d'un genre à l'autre, *La Maréchale d'Ancre* est condamnée à subir la comparaison avec l'œuvre romanesque majeure de Vigny », et ce texte dramatique aurait tout aussi bien pu prendre la forme d'un roman. Vigny n'avait-il pas dessiné le projet d'« un drame en trois actes intitulé... *Cinq-Mars* » ?

Il reste encore à évoquer une forme ouverte par essence, poreuse aussi, celle-là même du texte inachevé. En refermant le volume sur un article consacré à *Daphné*, l'idée que l'on touche aux « limites du romanesque » est atteinte. Mais dans ce XIX^e siècle où tous les coups sont permis et où il est bien malaisé de définir le « roman(esque) », la poétique expérimentale de Vigny dans *Daphné* ne touche-t-elle pas du doigt la réponse à toutes les questions ? *Daphné* « montre la haute ductilité de l'acier romanesque » (Patrick Berthier), qui vaut aussi pour définition du roman vignyen.

Nathalie PRINCE